

naissions probablement pas toute l'étendue de notre bonheur.

La joie, l'enthousiasme leur arracha de bruyants cris de triomphe, et ils coururent avec rapidité vers la tente pour déjeuner en toute hâte.

Les yeux du baron étincelaient; il paraissait très surexcité, quoiqu'il n'eût jusqu'alors parlé qu'à lui-même; mais tout à coup il prit Pardoes par les mains, et dit d'une voix qui tremblait d'émotion:

— Mes amis, vous ne me connaissez pas. Je porte un nom qui brille dans l'histoire de ma patrie. Saluez en moi l'héritier de l'illustre maison d'Alteroche! Je ne vous ai pas dit qui j'étais parce que je me croyais coupable envers mes ancêtres. Ils me laissèrent une grande fortune: j'étais beau, instruit et fort; tous les dons du corps et de l'esprit m'étaient échus en partage. Aucun de mes souhaits, aucun de mes desirs de devait rester inaccompli. J'ai vécu dans un tourbillon de luxe, de délices et de grandeurs, jusqu'à l'heure où la ruine, l'épuisement et le dégoût me jetèrent dans un abîme d'impuissance et d'abaissement. Je croyais mon nom déshonoré, mon esprit désenchanté, mon corps énérvé. Ah! ah! ce n'est pas vrai! Je sens encore couler un sang jeune et fort dans mes veines, la fortune perdue m'est doublement rendue... et avec l'or, l'honneur de mon nom et l'estime du monde! Ah! ah! ne voyez-vous pas là, dans les Champs Elysées, à Paris, cette brillante voiture attelée de quatre chevaux pur sang, avec des laquais vert et or? Voyez-vous le peuple jeter des cris d'admiration? Voyez-vous les plus riches le saluer jusqu'à terre? Voyez-vous toutes les dames lui sourire et lui lancer des oeil-lades? Voyez-vous l'admiration et l'envie dans tous les yeux? Cet homme heureux et puissant, c'est moi, moi dont l'étoile avait un peu pâli pour reparaitre avec plus d'éclat dans le ciel de Paris! Arrière, place, place, respect et honneur à M. le baron d'Alteroche.

A ces mots, le matelot poussa un long éclat de rire; les autres regardèrent le gentilhomme avec étonnement, comme s'ils le croyaient frappé d'une folie soudaine. Le baron, rappelé à lui-même par l'expression de leurs visages, jeta un regard de mépris sur l'Ostendais et dit avec fierté:

— Pardonnez-moi, messieurs; je voyais l'avenir devant mes yeux. C'est une illusion, en effet, mais cette illusion deviendra une réalité.

— Venez, venez! s'écria Pardoes chaque heure nous vaut peu-être trente mille francs! A l'ouvrage, à l'ouvrage!

Ils le suivirent à la rivière; tous retroussèrent leurs pantalons jusqu'aux genoux, et entrèrent dans l'eau pour pouvoir juger de près de la quantité d'or disséminée. Il leur échappa bien un cri, et ils frissonnèrent sous l'impression du froid glacial du torrent; mais leur soif d'or était si forte, qu'ils bravèrent cette pénible sensation, et il marchèrent dans l'eau en tous sens ramassant çà et là une petite pépite entre les pierres. Cela ne dura pas longtemps, car des douleurs cuisantes dans les jambes les firent sortir de l'eau les uns après les autres, et tous affirmèrent que l'homme le plus fort ne saurait demeurer plus de quelques minutes dans le courant. En effet, cette eau n'était que de la neige fondue qui descendait de la Sierra Nevada probablement à travers des crevasses dont le sol n'avait jamais été chauffé par un rayon de soleil.

Trompé dans cet effort, Pardoes dit qu'on ferait mieux de retourner au trou et d'en retirer tout l'or qu'il serait possible d'atteindre. On pouvait, néanmoins essayer de guérir la rivière, dut-on revenir au bord toutes les cinq minutes pour laisser circuler un sang plus chaud dans les jambes.

Ils suivirent son conseil et s'occupèrent toute la journée du travail désigné. Parfois il y en avait un qui courait au bas du torrent et passait à gué la rivière pour y chercher des pépites. Il arriva que cette tentative réussit plus ou moins; mais chaque fois il fallut y renoncer à cause du froid insupportable de l'eau.

Vers le soir, lorsqu'ils allèrent se coucher, l'or fut sopesé de nouveau. On estima le produit de cette journée à vingt-deux livres, ou environ vingt-huit mille francs.

C'était sans doute un résultat assez brillant. Il est bien vrai que le trou ne contenait plus d'or à leur portée; mais il était à croire qu'on découvrirait encore un gisement semblable dans un autre endroit, et, en outre, qu'on trouverait des moyens pour détourner l'eau et mettre à sec certaines parties du lit de la rivière où l'on pourrait ramasser aisément les pépites.

Ceci fut dit par Pardoes pendant qu'ils étaient assis, après le souper, autour d'un grand feu, le plat plein de pépites devant leurs yeux et se réjouissant, dans un doux oubli, du bonheur qu'ils avaient rencontré si inopinément après tant de misères. Quoique la physionomie du baron exprimât une joie outrée, il resta silencieux, sans doute par crainte d'exciter les railleries du matelot. Avec la conscience de son rang, toute sa fierté naturelle lui était revenue, et il ne voulait plus se commettre avec ce rustre grossier et mal élevé.

— Je ferais bien une proposition remarquable, mais je ne sais pas si vous serez assez sages et assez avisés pour l'adopter. Vous avez presque tous perdu la tête...

Voyons ta proposition, interrompit le matelot.

— Eh bien, je propose qu'il soit défendu de travailler après certaines heures à déterminer. Du train dont cela va maintenant et dont cela ira probablement demain et les jours suivants, aucun de nous ne finira la semaine sans s'attirer une maladie sur le corps.

— Bah! quelle crainte folle! dit Kwik en riant et en se levant pour battre un entrechat. Voyez, c'est tout comme si j'avais dormi pendant vingt-quatre heures!

— Oui, pour ce qui te concerne, Donat, tu peux avoir raison; mais tout le monde n'est pas aussi robuste que toi. Ma santé et celle de mes amis valent plus que de l'or, et je ne veux pas être enterré dans ce ravin solitaire, ni y voir enterrer aucun de nous.

Pardoes reconnut après quelques réflexions, la sagesse des conseils que Creps leur donnait. On résolut de vivre justement comme dans le placet de Yuba, et de prendre régulièrement les repos sans que personne se permit de chercher de l'or en dehors des heures désignées.

— Partageons maintenant l'or, dit le matelot.

— Partager l'or! répondit le Bruxellois. Je puis admettre cette coutume tant qu'on n'a pas beaucoup d'or; mais je suppose que, dans peu de jours, nous en posséderons soixante livres, courrons nous alors chacun avec un poids de dix livres pendu au cou? Qui pourrait travailler ainsi?

— C'est égal, murmura le matelot, partageons le contenu du plat.

— Oui, oui, riposta Donat; cela donne du courage, quand on sent balancer, en travaillant, l'or sur son cou.

— Tu es fou!... répliqua Pardoes; nous sommes presque sûrs de trouver en peu de temps assez d'or pour posséder chacun au moins cent mille francs. Cela serait un poids de quatre-vingt livres que chacun de nous devrait toujours porter au cou. C'est impossible. Tâchez d'envisager les choses avec un peu de bon sens. Je veux faire aussi une proposition. Si nous étions attaqués par les bandits qui courent les bois ou par les sauvages Californiens, il nous prendraient tout l'or que nous avons sur nous. Nous devons être plus sages et plus rusés. Je propose de chercher dans le rocher un trou, une crevasse ou un endroit caché à quelques pas de notre tente. Là, nous placerons, à partir de demain, tout l'or que nous trouverons. Nul ne pourra y toucher que lorsque la majorité y consentira, et seulement en présence des autres. Celui qui, sans y être autorisé, mettra la main sur le trésor commun, ne fût-ce que par curiosité, donne à ses compagnons le droit de le tuer sur le champ, et celui qui l'épargnera sera considéré comme complice de la trahison. Ces mesures sévères sont nécessaires, mes camarades, à notre

sûreté. Vous devez les accepter, car il n'y a pas d'autres moyens.

Après quelques murmures du matelot, tous donnèrent leur consentement à la loi proposée. Ils se glissèrent sous leur tente, s'entortillèrent dans leurs couvertures et se couchèrent le cœur plein d'une douce joie.

VII

LE PUITS

A peine une lueur douteuse commençait-elle à descendre dans la vallée, que les chercheurs d'or, surexcités, étaient déjà sur pied. Il y en avait deux ou trois qui n'avaient pas dormi, les autres très peu; car la certitude de posséder bientôt des monceaux d'or avait agité leurs nerfs et troublé leur repos. Leurs yeux étaient rouges, leurs traits fatigués, leurs corps engourdis et surtout leurs bras étaient raides et douloureux. Après s'être réchauffés en déjeunant près d'un grand feu, ils reprirent assez de courage et de forces pour recommencer leur travail.

Ils cherchèrent premièrement une crevasse pour y cacher leur or, et trouvèrent bientôt une place favorable, à trente pas environ de leur tente; c'était une fente transversale, sous un bloc de rocher, à peine assez large pour y passer la main, mais qui allait en s'élargissant, et si profonde, qu'on ne pouvait toucher le fond sans y plonger le bras jusqu'au coude.

Le Bruxellois jeta tout l'or dans ce trou, rappela la loi adoptée, se dirigea ensuite vers le puits, et, après avoir un moment regardé dans l'eau, il dit à ses compagnons:

— Le rêve qui m'a agité cette nuit et qui a troublé mon sommeil, est la vérité! Réfléchissez avec moi, mes amis. L'eau qui descend de cette gigantesque montagne descende dans sa course les pierres aurifères, les brise et les écrase dans l'abîme grondant pendant la saison des pluies; la violence des eaux furieuses fait qu'une partie de cet or est rejeté par l'abîme et roule jusqu'ici. Nous le verrons se répandre en grande quantité dans le lit de la rivière, si ce trou ne l'arrête et ne l'engloutissait pas. La preuve, c'est que nous avons trouvé dans les fentes de ces parois lézardées plus de vingt livres de pépites. Si les quelques aspérités de ces parois ont suffi pour retenir tant d'or, combien ne doit-il pas en être tombé au fond? Des milliers de livres peut-être! Qui peut affirmer que, si nous pouvions toucher le fond de ce puits, nous ne trouverions pas assez d'or pour enrichir la population d'une ville entière?

— Oui, oui, des millions et des millions! murmura le baron. Plus que n'en possède la Banque de France!

— O ciel! des milliers de livres! s'écria le matelot. Il nous les faut, ce trou fût-il l'entrée de l'enfer.

— C'est facile à dire, répliqua Pardoes, mais le désir et la volonté ne suffisent pas. Il faut tâcher de savoir s'il est possible de s'emparer de ce merveilleux trésor.

— Nous verrons le trou, dit l'Ostendais qui frémissait et piétinait d'impatience.

— Non, cela ne peut réussir, la rivière s'y jette.

— Il sera vidé, dussions-nous en boire le contenu! s'écria Kwik. Avoir des milliers de livres d'or et ne pas les...

— Allons, pas de bêtises, interrompit Pardoes. Coupons là bas un long sapin; nous mesurerons la profondeur du trou, et nous verrons ainsi s'il n'y a pas moyen d'un atteindre le fond.

Après une demi-heure d'ouvrage, ils s'approchèrent du trou avec une très longue tige d'arbre, et l'enfoncèrent dans l'eau jusqu'à ce qu'ils sentissent le fond à environ trente pieds. Ils jetèrent un cri de joyeuse surprise, convaincus qu'à si peu de profondeur, il serait facile de s'emparer de l'or, par l'un ou l'autre moyen. Mais, lorsqu'ils s'interrogèrent les uns les autres sur ce moyen, personne n'eut une réponse satisfaisante à donner, et on débattit l'idée d'entourer le puits d'une digue et d'en tirer l'eau.

(La suite au prochain numéro.)

LES FUNÉRAILLES DES JAPONAIS

Le Français paraît vouloir priver les vers du plaisir de dévorer sa chair, il commence à se dire qu'en fait du progrès il est bon de retourner parfois à deux ou trois mille siècles en arrière. La crémation est à l'ordre du jour.

Je conseille à ceux qui voudront se passer la fantaisie d'une grillade outre-mer de recommander à leurs héritiers de suivre pour cette cérémonie les usages du Japon, pays où l'on brûle les corps et où l'on conserve ses aïeux dans de petites urnes. Il faut entourer cette triste cérémonie d'un peu de poésie et de beaucoup de parfums. Les funérailles des Japonais rappellent celles des anciens Grecs et des anciens Romains.

Un long cortège de parents, d'amis et de serviteurs conduit le défunt à l'endroit où le bûcher est préparé; les uns sèment des fleurs sur la route en avant des porteurs du corps, d'autres tiennent à la main des vases remplis de parfums.

On place le cadavre sur le bûcher, on l'arrose de parfums, le plus jeune des hommes présents met le feu au bois, tous les assistants entretiennent les flammes en y jetant de l'huile odorante. Bonne précaution pour empêcher toute une ville d'être empestée par l'odeur de cette horrible grillade humaine.

Les Japonais recueillent les cendres, les déposent dans un monument funéraire; devant ce tombeau ils placent un autel sur lequel brûle nuit et jour l'encens; des vases de fleurs entourent le monument constamment éclairé par deux lanternes.

Réunir aux cendres humaines des fleurs, de la lumière et des parfums; n'est-ce pas une idée poétique digne d'un peuple civilisé!

Et ainsi on se conformera au proverbe chinois: Il faut parfumer les mauvaises odeurs avec de l'encens.

LOUIS BERTAL.

Erection d'un monument à la mémoire de Christophe Colomb

Par voie de la Havane, nous recevons des nouvelles de Santo Domingo en date du 6 novembre. Le congrès dominicain a approuvé le décret relatif à l'érection d'un monument à Christophe Colomb, dont voici les principaux passages:

Considérant que les cendres vénérées de l'homme illustre qui a découvert l'Amérique, Christophe Colomb, ont été trouvées le 10 septembre 1877 dans la sainte église cathédrale métropolitaine de la République, en la ville de Saint-Domingue;

Considérant, etc., etc.;

Considérant que le monde civilisé doit une immense reconnaissance à Colomb, etc., etc.;

Considérant que le trésor de la République est extrêmement pauvre et ne peut subvenir seul aux dépenses d'un monument digne des restes d'un homme illustre;

Décète:

Article premier. — Il importe de solliciter de tous les gouvernements des nations qui peuplent l'Amérique, de l'Espagne, de l'Italie et des autres nations européennes qui ont des possessions en Amérique, leur concours pécuniaire pour élever dans la ville de Saint-Domingue un monument où seront conservés les restes de l'homme illustre qui a découvert le Nouveau-Monde.

Art. 2. — Le trésor national souscrit pour une somme de 10,000 piastres.

Art. 5. — Aussitôt que les quote-parts fournies par les nations sus-nommées seront à la disposition de la commission, on devra commencer le monument, dont la solidité, la magnificence et l'architecture seront en proportion du total des sommes recueillies.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire.

S. LACHANCE, Chimiste,
646, rue Ste-Catherine, Montréal.